

POURQUOI LES BRÉSILIENS AURAIENT-ILS MOINS DE MÉMOIRE QUE LES AUTRES ?

Dans les réflexions que lui inspire le lusotropicalisme comme « discours de l'amour dans la servitude », Christian Geffray fait de ce qu'il appelle « l'ablation de l'histoire dans la culture » une des caractéristiques du jeu social au Brésil, un des piliers de la domination consentie sur laquelle se fonde le système paternaliste. Cette partie de sa démonstration pose cependant plus de problèmes qu'elle ne paraît en résoudre et appelle quelques précisions. Le problème de la mémoire collective – cette expression me semble très préférable en l'occurrence à celle d'« histoire » – au Brésil renvoie en effet au topos qui permet à des traditions idéologiques et divergentes de s'entrecroiser autour du même thème rebattu et déploré : le povo brasileiro n'aurait pas de mémoire. Ce cliché relève en effet au Brésil aussi bien de la conversa de botequim que du débat intellectuel.

L'absence supposée d'une « mémoire collective » fait écho à tout un discours traditionnel qui dénonce pêle-mêle le « manque de conscience nationale », l'apathie populaire et l'immaturation politique des Brésiliens. Certains, à droite comme à gauche, en tirent parfois argument pour affirmer qu'une démocratie fondée sur le suffrage universel est inadaptée au Brésil. Cette lecture, assez en vogue à la fin du régime militaire, quand les Brésiliens devaient se réhabituer à prendre le chemin des urnes et que le droit de vote était accordé aux analphabètes, tend à s'estomper au fil des consultations électorales nombreuses que connaît le pays. En schématisant, on peut distinguer actuellement deux types de démarche qui se fondent sur cette prétendue amnésie populaire.

Une tendance « conservatrice » voit ainsi dans l'ignorance de l'histoire nationale une forme de démobilisation qui nourrit l'incivisme, une entrave à l'essor du pays. Pour les « progressistes » en revanche, comme d'ailleurs pour Christian Geffray, cette ignorance est un facteur d'aliénation, de passivité, d'amputation de la conscience de classe ; elle pérennise les positions respectives des dominants et des dominés.

Cette analyse repose donc sur deux présupposés : premièrement, l'inexistence d'une mémoire commune aux dominés ; deuxièmement, la croyance que la mémoire collective est nécessaire aux transformations sociales et politiques. Il ne s'agit pas ici de valider ou d'invalider ces deux postulats, mais de rappeler qu'ils demandent tout de même à être vérifiés, et ce d'autant plus que les exemples trop généraux, et par conséquent trop

vagues, avancés par Christian Geffray n'emportent pas l'adhésion. On s'en tiendra ici à la seule affirmation concernant « l'ablation de l'histoire ».

Dans l'hypothèse où il s'avérerait que « très peu de gens connaissent l'année de leur propre Indépendance », que « peu de gens savent la date de l'abolition de l'esclavage » (ce qui reste à quantifier), on peut douter fortement que cela donne matière à grande théorisation et suffise à accréditer l'absence de mémoire collective au Brésil. Ignorer l'abolition de 1888 ne signifie pas nécessairement avoir gommé l'esclavage de son esprit. La mémoire de cette institution demeure très forte au Brésil, même si elle n'est pas encadrée par des repères scolaires. On aurait beau jeu de rappeler que d'autres peuples peuvent tomber sous le coup de la même accusation d'amnésie et d'évoquer les sondages qui révèlent régulièrement les lacunes accablantes des Américains en matière de culture générale ! Et que dire d'étudiants français en histoire qui n'ont jamais entendu parler de Jules Ferry ou qui affirment sereinement qu'Alfred Dreyfus était un officier français condamné en justice pour antisémitisme ? Faut-il en conclure que les Américains ou les Français ont subi une « ablation de l'histoire dans la culture » ?

Christian Geffray ironise également sur « l'exhibition des perruques poudrées du XVIII^e siècle » lors du carnaval, triste caricature qui ne charrierait que des traces résiduelles et dérisoires d'histoire. Certes, le carnaval de Rio, caractérisé par ses allégories empruntées à l'histoire du Brésil, a largement perdu en contenu et signification ce qu'il a gagné en *glamour* télévisuel. Assurément, au temps de leur splendeur, les *enredos* comportaient rarement des problématiques de nature à galvaniser les énergies révolutionnaires, mais ils jouaient un rôle pédagogique certain et diffusaient dans la population des *morros* le souvenir des « figures illustres de notre histoire » et les dates inoubliables de celle-ci (dont 1822 et 1888). Malgré le caractère aseptisé et commercial que revêt le carnaval, l'ironie et la critique sociale peuvent encore percer sous les paillettes. Il y a moins d'une dizaine d'années, l'archevêque de Rio a ainsi obtenu la censure du char de l'école de samba *Beija-Flor*, qui avait représenté la statue du Christ Rédempteur, symbole de la ville de Rio de Janeiro, au milieu des ordures.

On peut difficilement nier que les *telenovelas* aient pris le relais du *samba-enredo* dans l'éducation « sauvage » de ceux qui sont restés en dehors du système scolaire. Et avec quelle efficacité ! La télévision touche peu ou prou toutes les classes sociales sur les huit millions et demi de kilomètres carrés du territoire national.

Beaucoup de scénaristes s'ingénient à distribuer à leurs compatriotes des leçons d'histoire et de géographie. Ainsi, la série diffusée il y a deux ou trois ans par *Manchete*, *Ana Raio e Zé Trovão*, qui racontait les pérégrinations d'une troupe d'artistes *caipira* dans des régions reculées, affichait comme ambition de « faire découvrir le Brésil que le Brésil ignore ».

L'essoufflement récent du genre *novela* a conduit du reste à un renouvellement dans le traitement de l'histoire et de la société dans les fictions télévisuelles. Deux « mini-séries » de prestige, *Agosto*, sur le suicide de Vargas, et *Anos rebeldes*, sur la période de la dictature, ont amorcé le tournant. Quant au feuilleton *O rei do gado*, il a défrayé la chronique ces derniers mois en faisant des *sem terra* des héros positifs et en attribuant le vilain rôle aux *fazendeiros*. Dans les séries actuelles, les Noirs commencent

(timidement) à sortir de leurs emplois traditionnels de domestiques, à quitter les *areas de serviço* pour jouer des familles de la classe moyenne.

Qu'on regrette ou non la « *Globalização* » du Brésil, c'est-à-dire l'influence de la *TV Globo* sur ce pays, celle-ci est un fait. Elle pénètre profondément la société et particulièrement les classes populaires. On aurait tort de la considérer comme purement décérébrante. Avec toutes ses imperfections, la télévision suffit à contredire l'« opération d'ablation de l'histoire » que perçoit Christian Geffray.

On ne saurait non plus passer sous silence, dans un pays si fortement particulariste, le poids de l'histoire locale dans la mémoire populaire. Le souvenir des grandes sécheresses et des calamités naturelles, les luttes entre potentats agraires, les événements domestiques des grandes familles qui dominent la région, sont souvent beaucoup plus lourds de signification que les éphémérides d'une histoire nationale qui s'est décidée et déroulée dans des lieux de pouvoir bien lointains.

Les mémoires des différents groupes qui forment le Brésil, la socialisation politique des démunis, les conditions d'exercice de la citoyenneté dans une société aussi inégalitaire, sont des thèmes qui mobilisent les chercheurs en sciences sociales, brésiliens et « brésilianistes ». Le terrain est donc largement défriché et exige d'autant plus qu'on ne théorise pas ses impressions.

Juin 1997

Armelle ENDERS
Université de Paris IV